

CALAIS UNE NUIT DANS LA JUNGLE

REPORTAGE C'est quand le soleil se couche que le plus célèbre camp de migrants de France révèle sa vérité la plus crue: Destins brisés, échoppes éclairées et même quelques discothèques fiévreuses... A quoi ressemble une boîte de nuit dans la jungle? Quelques jours avant le démantèlement de la zone sud, nous y avons passé une soirée (très) agitée.

LAËTITIA GAUDIN 📷 RAFAEL YAGHOBZADEH/HANS LUCAS POUR NEON

Vendredi 29 janvier, 18 H Welcome to the jungle

Un impressionnant dispositif policier sert de « comité d'accueil ». Claquemurés dans leurs fourgons, les CRS ont les yeux rivés sur leur smartphone et sur les plaques d'immatriculation des voitures qui pénètrent dans « la zone ». La lumière bleue des gyrophares éclaire l'obscurité. Ça devrait être rassurant. Ça ne l'est pas. Les averses nourrissent la boue, les rafales de vent s'écrasent sur les bâches des cabanes. La géographie du lieu ne cesse

de changer : route de Gravelines, les bulldozers ont rasé des abris, la mosquée et l'église érythréenne. Les migrants en sont convaincus : « La France veut nous étouffer pour régler les problèmes! » A l'intérieur, les tentes sont devenues rares. Les associations locales, épaulées par la présence massive des bénévoles anglais, ont construit des « toits » en dur. Quelque 4000 âmes survivent dans ce dédale. Lisa et Laura, deux bénévoles suisses, se pincet : « On est arrivées il y a 48 heures. On n'arrive toujours pas à croire qu'on est en France. » >>

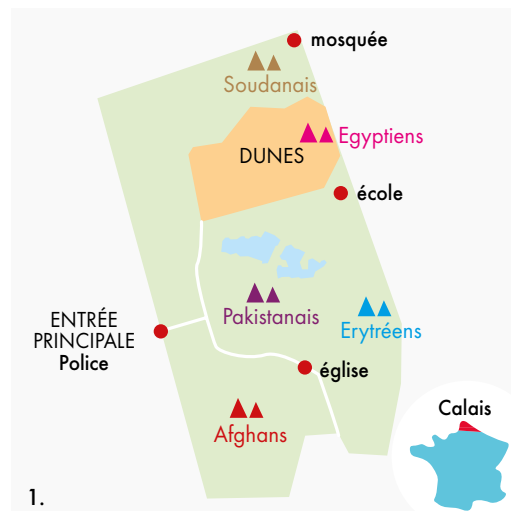
Un réfugié afghan regarde par la fenêtre de la boutique où il travaille en tant que boulanger.

CALAIS, UNE NUIT DANS LA JUNGLE

>> Ces derniers jours, la tension est montée d'un cran. Des « hommes masqués », armés de barres de fer, rôderaient autour de la nationale 216. « Ils veulent se faire du réfugié », annoncent les Afghans. Ils vont même plus loin : « Certains sont habillés comme des policiers. » Les mains dans les poches, le menton enfoncé dans le col de leurs manteaux, on observe les migrants avancer vers le cordon de CRS. Puis rebrousser chemin. Et recommencer. Inlassablement. Au cas où. Pourtant, ils le savent : « Il n'y a plus aucune chance de passer... » Avec eux, pendant quelques minutes, hypnotisés par la lumière circulaire des gyrophares, on surveille le bal des camions et des forces de l'ordre qui, mécaniquement, agitent leurs bâtons télescopiques. Un vieil Afghan, coiffé du pakol de laine pachtoune, me prend la main pour me conduire sous un réverbère, à la rencontre d'un ado. Il dit, fermement : « Ecoutez et prenez des notes. » Ishak a 15 ans. Il vit seul dans la jungle depuis trois mois et espère rejoindre son grand frère en Angleterre. Il a été passé à tabac dans la nuit du 21 janvier par quatre membres d'une « milice ». Khpalwak, un Afghan de 23 ans, traduit pour nous : « Il faisait noir. Ils étaient masqués. Un homme, jeune, est sorti d'une voiture. Il m'a attrapé par la cheville. Je suis tombé. Il m'a frappé aux genoux et à la tête avec un bâton. Je me suis évanoui. Les trois autres portaient un uniforme de police. Et de grosses chaussures... » Le large pansement qui lui barre le front cache une dizaine de points de suture. Le vieil homme, le « gentleman » comme le nomment les Afghans, ne lâche pas ma main et plonge ses yeux marron dans les miens : « Daech, les talibans sont peut-être moins mauvais que ces personnes qui

frappent un pauvre gosse... Vous allez l'écrire dans votre journal? Personne ne raconte ce qui se passe réellement ici. Ces gens, masqués, on ne sait pas qui ils sont. Mais la nuit, ils nous agressent, ils veulent nous tuer. Et si l'on se défend, les CRS nous gazent... » Khpalwak renchérit : « Vingt-trois migrants sont hospitalisés après avoir été passés à tabac. Deux ont même carrément disparu... »

19H30 Dans l'échoppe de Khpalwak
Khpalwak, « l'indépendant » en pachtoune, nous



1. La jungle de Calais en mars 2016, avant le démantèlement.
2. Un Afghan dans un magasin où toutes sortes de fournitures ainsi que des produits d'alimentation sont vendus.
3. Le Abdul Shop, une échoppe « grillagée ».
4. Wali dans la boutique qu'il tient avec son neveu Izara.
5. Ce réfugié afghan passe toutes ses soirées dans l'un des « restaurants » de la jungle.



5.

invite dans une petite boutique. Sa boutique? « A moi et à d'autres. » Sur des étagères, rangés au cordeau, des cigarettes, des bouteilles d'huile, des conserves et des chargeurs de téléphone. Au fond, cachés derrière un rideau, des joueurs de cartes que rien ne pourra perturber. Khpalwak, ancien étudiant en sciences économiques à l'université de Kaboul, converse derrière son comptoir. « Il y a cinq mois, j'ai fui mon pays, j'ai quitté ma famille pour sauver ma vie. Juste pour sauver ma vie. Regardez autour de vous. Vous voyez quoi? Juste de pauvres personnes que l'on maltraite. Le but? Se débarrasser du problème des réfugiés. » Il remplit de tabac des tubes de papier puis les enveloppe dans de l'aluminium. Cigarettes « homemade » vendues par dix. Il nous en propose une. Il sourit : « Avant d'arriver ici, je ne fumais pas. Mais il faut bien occuper le temps. Fumer me fait me sentir un peu mieux... »

« ON NE NOUS AIDE PAS. ALORS, OUI, ON PREND LES CHOSES EN MAIN POUR AMÉLIORER LE QUOTIDIEN. »

22 H Embrouille rue Hamid-Karzaï

Les journalistes ne sont plus les bienvenus dans la jungle. Les Français non plus. On trouve refuge chez le barbier, dans la « rue Hamid-Karzaï ». On passe la porte vitrée et embuée du salon de coiffure Doustané,

« les amis » en farsi. Khan, le boss, ne goûte pas tout de suite à notre présence. Il nous invite à nous asseoir face aux larges miroirs cerclés de guirlandes lumineuses, dos à ses clients, qui rechignent à être pris en photo. Sous nos fesses, un banc recouvert de tapis. Son lit. Son « associé », celui qui nous sert le thé, dort, lui, en hauteur sur des planches superposées, au-dessus des bassines d'eau chaude et des bonbonnes de gaz. « On ne dort jamais avant deux heures du matin. » Très vite, Khan se détend. Il parle de la présence étrangère en Afghanistan : « Aujourd'hui, il y a quarante-quatre nations en guerre dans mon pays. Si tu ne me crois pas, vérifie sur le web. » L'homme a vécu six ans dans la clandestinité, à Londres. Il travaillait comme chauffeur-livreur et louait une chambre 400 livres (515 euros). En 2013, il a été expulsé. Retour dans son village au sud de Kaboul, avant un nouveau périple à travers une Europe devenue haineuse, fin 2015. Sans qu'on le lui demande, il justifie son « business » dans le bidonville : « On ne nous aide pas. Alors, oui, on prend les choses en main pour améliorer le quotidien. Tu sais, autour de nous, il y a des personnes qui ne mangent pas à leur faim. Le boulanger d'à côté leur offre du pain... »

Dehors, un photographe iranien se risque au jeu des photos clandestines à coup de smartphone. Il tente d'immortaliser discrètement le client d'un autre barbier, à côté de chez Khan. Raté : furieux, un homme sort, serviette autour du cou. C'est un >>



1. Ishak, 15 ans, s'est fait agresser dans la nuit du 21 janvier par des individus masqués.
2. Guirlandes et shampoings : bienvenue chez Doustané, le coiffeur. L'électricité fonctionne grâce à des générateurs qui, souvent, tombent en panne.

>> Kurde de Souleimaniye, au sud-est du Kurdistan irakien. Le ton monte vite. Le téléphone est confisqué. D'autres hommes convergent pour souffler sur les braises. L'occasion est trop belle pour les extraire de leur ennui. Bousculades, coups, insultes, moqueries, la situation se tend. Au procès populaire improvisé, là, entre le blaireau, le fil de Nylon et le spray à eau, je suis appelée comme témoin de la défense. La sentence, sans appel, tombe : le photographe, ils en sont convaincus, est un espion iranien. Le Kurde s'inquiète alors de ma nationalité. « Française ? » Il lève le doigt au ciel : « Vous nous traitez comme des animaux. Les Français sont racistes. Vous avez détenu ma femme et mon fils dans un centre. » Avant, dans le cœur des Kurdes irakiens, les Français avaient une place de choix. Ils étaient ceux qui, par la voix de Danielle Mitterrand, les avaient sauvés des attaques chimiques de Saddam Hussein. En sol calaisien, les amis d'hier sont les ennemis d'aujourd'hui. L'homme, menaçant, nous demande de partir. On veut discuter. Il lève la main... mais se retient. Puis nous chasse. Sonnés, on reste un moment à l'extérieur, inquiets du sort de l'Iranien, spectateurs des facéties d'un jeune Kurde de 16 ans, chaussé de bottes de caoutchouc trop grandes pour lui. Il passe et repasse sous nos yeux, à pied ou à vélo, nous sourit à pleines dents et, telle une litanie, chante : « Go, jungle, go. Not animals. »

23 H Au Kabul Kafe

Bahar, un observateur de l'embrouille, s'approche, rassurant : « Tous les Français ne sont pas racistes. Ils sont comme les cinq doigts de la main : différents. » Il nous invite à le suivre jusqu'au Kabul Kafe, « pour trouver la paix ». Là, assis par terre en tailleur ou sur des bancs collés



aux cloisons de la cabane, une cinquantaine d'hommes rient à gorge déployée devant un film indien. Un chapiteau, des clowns et de rocambolesques courses-poursuites. A peine détournent-ils le regard de la petite télévision pour constater notre présence. Ils se tiennent le ventre d'avoir trop ri. On sourit. Un thé au lait est servi. Mohammed, créateur de la page Facebook « Refugees-Voice 2015 », vient à notre rencontre. « On va sortir l'Iranien d'affaire. Mais il faut comprendre qu'on ne peut pas se soucier de la sécurité des photographes, des journalistes et des bénévoles. La situation est grave. On a assez à faire pour rester debout... »

« ON NE PEUT PAS SE SOUCIER DE VOTRE SÉCURITÉ. ON A ASSEZ À FAIRE POUR RESTER DEBOUT... »



Vers minuit, Rafael, notre photographe, entre dans la fameuse « discothèque », avec la ferme intention de prendre quelques clichés. Mais ça ne va pas tout à fait se passer comme prévu...

« C'était rempli de monde. Je me suis installé à une table centrale d'où je pouvais observer les gens autour de moi. J'avais mon appareil autour du cou, discrètement caché sous mon écharpe, car je savais qu'il

y avait eu une escarmouche quelques heures auparavant avec un autre photographe. Avec les descentes policières, les types qui roulaient leurs joints, la situation était au summum de la parano...

Il y avait pas mal de jeunes, principalement des Erythréens. J'ai pris une bière, discuté avec l'un d'eux, qui a accepté que je le prenne en photo. J'avais également l'accord du gérant. Seulement, les gens à côté de

lui ne voulaient pas être dans le cadre. J'ai donc dansé en attendant le bon moment.

Mais au fond de la salle, il y avait des jeunes qui jouaient à se foutre des pains. Au moment où l'ambiance était la plus euphorique, ça a dégénéré. Une bagarre a éclaté. J'ai vu des tables projetées, des gens venir avec des bâtons. C'est parti en baston générale. J'ai préféré m'éclipser. Il était environ 1h30 du matin. »

MINUIT Enfin la discothèque

On quitte le quartier des Afghans. Devant nous, des hommes cheminent vers une longue baraque. Fraternelles, ils se tiennent par l'épaule. D'abord intrigués par leur enthousiasme, puis happés par une musique enivrante, on passe nos têtes dans l'interstice de l'entrée bâchée. Une « discothèque », éclairée de quelques spots de couleur. Un lieu qui fait hurler les anti-migrants, qui y voient une provocation. Dans l'obscurité, on devine des chaises dépareillées autour de tables bancales. « Des dons d'Anglais, mais aussi de Calaisiens », explique le responsable du lieu, un Erythéen looké, jean taille basse et sweat à capuche. Deux jeunes femmes se détachent du tableau. Elles sont assises dans un canapé défoncé, collées l'une à l'autre, emmitouffées dans de lourds manteaux. La première porte un foulard aux motifs léopard, la seconde tire sur les bords de son bonnet bleu en laine pour cacher la repousse d'une coupe ultracourte qu'elle n'a pas choisie : ses cheveux étaient infestés de poux. Betty et Mimi sont érythréennes. Elles ont un peu plus de 20 ans. Elles se serrent sur le canapé. C'est une invitation qui ne dit pas son nom. On les rejoint. Les tubes en langues amharique et tigrinya [parlées respectivement en Ethiopie et en Erythrée, ndlr] se succèdent. Des cuivres, des cordes et des percussions. La discothèque se remplit. De jeunes hommes surtout, entre 15 et 30 ans. Les corps dansent. Les voix s'élèvent. Les paupières sont closes. Transe et alcool. Les minutes filent et on avale les canettes de bière belge à 7,9°. La voix de Ziggy Marley pousse Betty et Mimi sur la piste. A l'invitation d'une poignée de garçons, elles chantent et animent gracieusement leurs mains. On intègre la communion, suspendus aux rythmes coupés-décalés-possédés. Un garçon s'approche. Ses pupilles brillent. L'amour ? L'herbe, l'alcool. Il passe son bras autour de mon cou. Mimi

sourit. C'est son frère, âgé de 18 ans. Elle hausse les épaules : « Je ne peux rien pour toi. Il t'aime bien ! » Lui a mis les formes. Plus tard, d'autres ne l'ont pas fait. J'ai reçu des sextos ponctués d'émoticônes : cœurs, alliances et confettis... Au fond, une soudaine agitation. Des bâtons volent. Des bâtons sortent de nulle part. Deux groupes s'opposent. Puis trois, puis quatre. Les coups pleuvent. L'union est rompue. On n'a rien vu venir. Betty nous fait comprendre qu'il est temps pour nous de partir. « Pour votre sécurité. » La sienne, la leur, elle s'en inquiète depuis cinq mois. Betty et Mimi espèrent encore rejoindre l'Angleterre...

1 H30 Un dernier thé chez les Kurdes

On sort en courant. Eprouvés. Au loin, du côté des Kurdes, un feu de camp. Une théière est posée sur un trépied. Après quelques mots, on pénètre l'abri de bois de 5 mètres carrés. Au sol, au mur, au plafond, des plaques d'isolation en aluminium. De chaudes couvertures sont entassées dans un coin, pas très loin de la bonbonne de gaz familière. Apo est couché. Il se lève pour nous saluer. Il porte une main au cœur. Il a des problèmes cardiaques. Il insiste pour que l'on reste. Ses amis le rejoignent. Apo, Amir, Milad et Davood, entre 25 et 30 ans, sont des Kurdes d'Iran, de confession chrétienne. Ils parlent à voix basse. « Il y a cinq mois, des amis ont réussi à passer. Pas nous. Je me suis cassé la cheville. C'est très compliqué désormais. Alors le passeur a augmenté son prix : entre 4000 et 5000 euros par personne. » Sur son téléphone, Milad montre une photo. Lui, le visage ensanglanté. L'œuvre des milices iraniennes. Son frère a eu moins de chance : torturé et assassiné. Ils insistent pour nous préparer à dîner. Dans une ambiance de recueillement, à la lumière d'une lampe de poche, sur fond de musique et de rafales de vent, on mange. Puis on se quitte après de longues accolades. Apo nous laisse avec ces mots : « Je vais mieux. Vous m'avez fait du bien. »

LA JUNGLE EN 4 DATES

SEPTEMBRE 1999

Ouverture d'un centre d'accueil pour réfugiés à Sangatte, une commune jouxtant Calais.

NOVEMBRE 2002

Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, fait fermer Sangatte. Saturé, le centre a déjà vu naître des camps de fortune à proximité. Les réfugiés baptisent ces bidonvilles « la jungle ».

4 SEPTEMBRE 2014

Ouverture du centre d'accueil de jour Jules-Ferry, au nord de Calais. Une nouvelle jungle se crée peu à peu à proximité du centre.

JANVIER 2015

Des containers aménagés sont installés dans la jungle pour accueillir des familles. Le camp compte plus de 5 000 migrants.